

10. L'ANTHROPOLOGUE ET L'"UNIVERS VILLAGEOIS" (1)

par Gérard ALTHABE (Sociologue)

-:-:-:-:-

Le mode de communication (dont les villageois et nous-même en tant qu'anthropologue sommes les acteurs), contraint d'organiser notre démarche d'investigation de telle sorte qu'elle conserve l'unité événementielle. En effet, son actualisation se situe à l'intérieur des frontières de l'évènement, d'où il est impossible d'extraire les différentes manifestations qui la ponctuent ; leur sens ne peut être dévoilé, si ce n'est comme effet de l'ordre contenu dans l'évènement singulier où elles sont apparues. La discipline que suppose cet enfermement dans l'évènement est difficile quand en est l'objet cette manifestation particulière du mode de communication que sont les paroles des villageois ; prises ou non dans le dialogue avec l'observateur, elles ne doivent être dégagées en aucun cas du moment où elles sont dites, de la configuration formée par les acteurs présents en un lieu précis ; il faut éviter le piège qui fait que les paroles des villageois sont transformées en éléments auxquels s'articule directement l'analyse de l'observateur extérieur. Notre démarche d'investigation, tant dans le premier moment qui est celui de la collecte du matériel et qui est le fait de la pratique de l'équipe d'enquête dans sa relation avec la population, que dans le second qui est celui du dépouillement dont ce matériel est l'objet, doit conserver en elle les différentes unités événementielles qui ne doivent être dissoutes ni par les techniques d'enquête, ni par le traitement dont les résultats sont l'objet.

(1) Le sous-titre n'est pas de l'auteur. Ce texte constitue la conclusion de l'étude dont le précédent était la présentation (NDL³).

La collecte du matériel est donc orientée sur l'enregistrement des événements constituant l'existence du village. Deux catégories d'événements semblent dès l'abord pouvoir être différenciées : d'un côté ceux qui constituent la quotidienneté villageoise et dont nous pouvons être les témoins passifs, d'un autre côté ceux qui sont provoqués par l'équipe d'étude elle-même, comme les réunions dans lesquelles nous cherchons à dégager la conscience verbale des villageois. Cette dualité est artificielle ; elle suppose que l'observateur peut être, à son gré, par un libre choix, acteur ou témoin, qu'il peut être dans, ou hors de, l'événement. L'événement étant la réalisation de la communauté potentielle existant entre les acteurs présents, l'observateur y est donc obligatoirement, il fait partie de ses acteurs et ce, qu'il se veuille témoin ou animateur. L'observateur (1) est acteur de la réalisation de la communauté : il peut être objet ou sujet de la médiation, c'est-à-dire il peut réaliser une communauté avec les villageois, ou être lui-même le médiateur par rapport auquel se réalise une communauté. Cette inclusion de l'observateur dans l'événement est le secret de la situation d'étude : les manifestations cérémonielles auxquelles il peut assister seront organisées autour de sa présence ; le sens apparent du contenu verbal d'une réunion qu'il a suscitée est dominé par un sens caché qui doit être recherché dans la communauté que les villageois actualisent dans, et par leur rapport avec lui, lors de cet événement particulier.

Si l'observateur est nécessairement acteur de l'événement, il est des événements auxquels il ne peut avoir accès, par rapport auxquels il est un étranger, plus exactement dans lesquels il ne peut même pas jouer son rôle d'étranger. Ainsi l'univers villageois, les événements qui le composent, forment un espace dont certaines zones sont accessibles et d'autres non. L'inclusion ou l'exclusion de l'observateur dépend de la possibilité ou de l'impossibilité qu'il a d'être acteur de l'événement, c'est-à-dire de sa possibilité ou de son impossibilité de jouer le rôle de médiateur, ou d'être pris dans une communauté partagée avec les villageois. Cette exclusion ou cette inclusion se traduisent aussi bien dans l'accès possible ou impossible aux événements que dans les sujets traités dans les réunions, qui se divisent

(1) Ce mot désigne une équipe composée d'un européen et de un ou deux collaborateurs malgaches.

en thèmes permis et en thèmes interdits. L'observateur court le risque de rester enfermé sans le savoir dans le tourbillonnement de la seule communauté dans laquelle il lui est possible d'être acteur et qui se manifeste à lui sous des formes des plus diverses.

Le personnage que joue l'observateur dans l'évènement n'est pas déterminé une fois pour toutes : pendant la durée de sa présence parmi la population, il peut varier dans un possible dont les limites sont définies par l'univers villageois lui-même ; la stratégie de la démarche d'enquête portera justement sur la maîtrise des variations du personnage de l'observateur, obligatoirement acteur de cette communication qui est objet de son investigation.

Quel contenu prend le rapport qui s'établit entre l'équipe d'étude et une population villageoise qui est le lieu de son intrusion ? Ces étrangers, européens et malgaches, sont des agents du pouvoir extérieur ; ils appartiennent à ce "FANJAKANA" qui englobe en une même solidarité tous ceux qui, au dehors de la masse villageoise, entrent en relation avec elle, ce contact contenant nécessairement sa traduction en termes de domination. Cette appartenance ne peut qu'être confirmée par les démarches administratives nécessaires pour obtenir la permission de s'installer dans un village. Notre appartenance objective au pouvoir extérieur prend un contenu évident de par le mode même de fonctionnement de ce pouvoir, qui ne nous permet pas de circuler et de nous installer librement dans les villages ; il nous faut un papier officiel, et il nous faut nous présenter en tant qu'envoyés des autorités supérieures, à tous les échelons administratifs, jusqu'au chef de canton, qui nous octroie un papier destiné aux chefs de village. Ne point suivre une telle procédure entraînerait notre dénonciation immédiate (la dénonciation systématique des étrangers étant une des nécessités élémentaires de ce système de pouvoir). Dès le départ, il nous faut connaître la situation régionale du rapport entre les agents du pouvoir et la population ; cette situation varie suivant la personnalité du sous-préfet ou du chef de canton (1) et suivant le moment (rentrée fiscale prenant des formes par trop délirantes ; période pré ou post électorale). La présentation durant laquelle nous affirmons notre indépendance en ce qui concerne le pouvoir adminis-

(1) C'est le propre d'un tel pouvoir, de par la confusion du contenu des lois et des règlements, que de permettre une autonomie considérable à l'expression des particularités personnelles de ses acteurs.

tratif, partant, la non nocivité de notre présence, est perçue comme une ruse dont l'objectif est d'accroître la domination par la découverte des moyens utilisés par les villageois pour se protéger contre elle. Les relations entre les deux termes peuvent être, dans une région particulière, dans une telle situation de tension qu'il nous est inutile de continuer : de par le jeu de notre liaison avec les agents du pouvoir, nous risquons de ne point réussir à nous libérer de cette solidarité, et de la ruse qui en est l'effet. Notre appartenance au pouvoir extérieur nous est indirectement dévoilée par les villageois eux-mêmes, qui nous font le récit d'évènements dans lesquels sont mises en scène leurs relations avec les agents administratifs, récits où sont illustrés, sans passion, les turpitudes et l'arbitraire des fonctionnaires et assimilés. Ces récits peuvent être objets de contresens : ils ne sont nullement des dénonciations des agents locaux ; ils sont la réponse à notre présentation, à notre demande de dialogue ; ils sont la forme prise par un refus ; les villageois désignent par eux la rupture existant entre eux et nous, il nous est dit que notre ruse est découverte, qu'il nous faut partir.

La permanence de notre présence provoque une transformation du mode d'existence que nous prenons, dans notre rapport avec les villageois. Au début de la période d'enquête, nous sommes des agents indifférenciés du pouvoir extérieur ; puis, peu à peu, nous devenons un groupe composé d'un Européen entouré de subalternes malgaches. Nous devenons les acteurs involontaires d'une reconstitution de la situation coloniale passée : ainsi l'observateur européen se reconstruit-il en tant que maître étranger, ses collaborateurs se retrouvent-ils être des dominés colonisés. Cette transformation peut être décelée, entre autres, par trois signes :

(1) Dans les évènements où nous sommes présents, la position la plus honorable est donnée à l'Européen ; fonctionnaires, notables et villageois renouvellent les gestes et les paroles de leur subordination. Nos seuls interlocuteurs sont les fonctionnaires locaux et les notables qui, d'ailleurs, multiplient à plaisir les occasions de nous exhiber, qui nous invitent à tous les évènements dans lesquels ils entrent en contact avec les villageois, et qui offrent à ces derniers le spectacle de leur propre subordination à notre égard ; ce n'est qu'après qu'ils jouent, éventuellement, le rôle de leur pouvoir sur les assistants.

(2) Le processus peut être suivi, d'une manière plus indirecte, par les récits qui nous sont faits. Alors que les premiers qui nous étaient présentés mettaient en scène les agents actuels du pouvoir administratif, peu à peu ils prennent un contenu historique, l'administration coloniale européenne en devenant la vedette. Sont narrées avec détails les contraintes de l'exploitation coloniale, les horreurs des répressions militaires. Des administrateurs européens, dont le nom est précisé, deviennent les personnages terrifiants d'un passé d'asservissement malheureux. Comme lors des premiers contacts, les récits sont utilisés pour dévoiler la situation : ils désignent la rupture entre nous, les étrangers, et les villageois, et ils donnent à cette rupture son nouveau contenu.

(3) La légende de l'arracheur de coeur (mpaka-fo) est une expression imaginaire de la structure coloniale ; lentement, l'observateur européen et ses collaborateurs sont perçus comme les acteurs réels de la construction imaginaire, et les terreurs qui accompagnent cette nouvelle forme d'existence sont signées, elles aussi, du travail qui fait de nous les personnages à travers lesquels revit la situation coloniale.

Notre présence doit être placée dans la crise née de la décolonisation, telle qu'elle a été décrite, et qui a pour acteurs les villageois et les agents du pouvoir extérieur. La conservation de la structure d'un pouvoir bâti sur la présence de maîtres européens, et l'élimination de ces étrangers au profit de leurs subalternes malgaches a provoqué une crise qui a été décelée dans deux domaines :

- dans les relations entre les villageois et les fonctionnaires, ces derniers cherchent à recouvrer une légitimité qui leur est déniée depuis l'exclusion des Européens en mimant, avec frénésie, les anciens maîtres, de manière à être reconnus comme leurs héritiers.

- dans le mode de communication villageois, avec l'apparition d'une autorité interne imaginaire qui est inversion de la structure coloniale au profit des villageois, intermédiaires nécessaires auprès des maîtres auxquels, théoriquement, les fonctionnaires sont subordonnés.

La présence d'un groupe d'étrangers dans lequel il y a un Européen et des collaborateurs malgaches est utilisée pour effacer la crise ouverte par la disparition des Européens. Les dernières années sont gommées et la situation coloniale perdue se recrée. Cette utilisation de notre présence se fait avec la complicité des deux parties : les fonctionnaires, en exaltant devant leur

subordination à un Européen redonnent légitimité à leur autorité ; les villageois, témoins de ce spectacle, le préfèrent à celui qui leur est offert depuis l'Indépendance, celui dans lequel les fonctionnaires se présentent comme les anciens maîtres étrangers. Cette complicité des villageois ne doit pas masquer le fait que notre présence dénoue la crise au profit du pouvoir des fonctionnaires ; nous représentons une solution conservatrice qui brise la contestation du pouvoir intervenue depuis 1960.

Qu'est donc véritablement cette sorte de solution de la crise provoquée par notre présence ? Elle apparaît comme une dissolution artificielle : en effet, elle n'existe que dans les seuls événements où nous sommes acteurs ; en dehors de notre présence, la crise continue à se manifester normalement, que ce soit dans le domaine des rapports directs entre les villageois et les fonctionnaires, ou bien dans les effets induits qu'elle a dans la mode de communication villageois. La crise disparaît uniquement dans les événements dans lesquels nous sommes acteurs ; ainsi nous sommes les seuls pour lesquels elle semble avoir disparu ; pour nos partenaires, il ne s'agit que d'un effacement temporaire.

Les événements dont nous sommes les vedettes sont l'actualisation de la dissolution de la crise ; les gestes et les paroles de subordination sont outrés. Il s'agit de cérémonies dans lesquelles les fonctionnaires et les villageois réalisent la subordination en exagérant ses manifestations pour en rendre le sens évident ; ces événements ressemblent à ce moment de l'enterrement dans lequel les anciens, les femmes et les hommes actualisent les rôles respectifs de l'ancien, de la femme et du mari, d'une manière appuyée (ainsi les conseils donnés par les anciens) et sur un objet quasi inexistant (ainsi l'homme qui fait semblant de nettoyer le pourtour de la maison avec un simple bâton manié comme un balai). Malgré une apparence identique, ces deux événements ne peuvent être comparés. La réalisation, par les membres de la délégation, des rôles contenus dans le foyer, est prise dans la pratique de l'articulation des communautés, l'outrance du jeu est un élément de la réalisation du dépassement ; les gestes et les paroles des acteurs ne prennent leur sens que lorsqu'ils sont replacés dans la chaîne à travers laquelle s'articulent les différentes communautés. Dans les événements où nous sommes les vedettes, il n'en est rien : le jeu de la subordination est théâtral, il se suffit à lui-même, il n'est en aucune façon moment d'un dépassement, il est en dehors du déroulement du mode de communication.

Ces cérémonies sont réalisation d'une nostalgie : les adversaires, séparés par la décolonisation, y jouent temporairement la communauté perdue, celle qui existait dans la servitude aux maîtres européens. Elles sont une pause dans laquelle n'est décelable aucune remise en question de la situation contemporaine qui sépare villageois et agents du pouvoir extérieur, chacun poursuivant une impossible domination de l'autre. Cette rupture est momentanément effacée dans un jeu théâtral qui est pur spectacle, représentation de l'unité perdue (c'est là le noeud de la complicité signalée précédemment). La seule leçon que nous puissions tirer de nos mésaventures involontaires est la confirmation que la crise se situe dans les frontières de la structure coloniale ; il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour que puisse intervenir une opération consistant à l'effacer artificiellement, en reconstituant, au niveau du spectacle nostalgique, la situation dans laquelle s'inscrit la mise en question (1) (2).

Manipulés sans le savoir dans un tel jeu, vedettes involontaires de cette reconstruction nostalgique, jouant des rôles qui nous restent inconnus, exclus des événements lorsqu'ils sont terminés ou qu'ils n'ont pas de raison d'être, trimballés de fonctionnaires en commerçants, de commerçants en notables, nous restons prisonniers de la construction théâtrale dans laquelle les gens nous ont peu à peu enfermés et, en dehors d'elle, nous n'avons accès qu'à des bribes incohérentes pour nous de l'univers villageois.

(1) Les collaborateurs réagissent souvent contre leur propre emprisonnement dans cette reconstruction artificielle (qui les place dans une situation ambiguë entre : être des satellites liés à l'Européen, et être dans la communauté des asservis à ce même Européen) en se présentant faussement comme des envoyés de l'autorité centrale.

(2) L'observateur enfermé dans cette situation n'a accès qu'à des manifestations de l'univers villageois qui lui apparaissent chaotiques dans la mesure où, sans le savoir, d'une part il n'a eu accès qu'à des zones limitées, non autonomes, dont la raison se situe hors d'elle, dans les espaces interdits, d'autre part il a été l'acteur des manifestations qu'il a enregistrées, et le sens de sa propre présence ne lui est pas intelligible. Alors, devant ce qui est pour lui un chaos, il cède à la tentation de placer ces manifestations désordonnées dans un ordre qui leur est étranger, qu'il produit lui-même en dehors de son rapport avec l'univers villageois. Peu à peu les diverses manifestations sont émiettées, fossilisées ; elles sont extraites - rendues faussement autonomes - de la pratique d'enquête et d'interprétation qui les produit, et elles deviennent des exemples illustrant un ordre qui leur est étranger.

- Notre présence créant des événements théâtraux dans lesquels est jouée une dissolution de la crise, celle-ci s'efface systématiquement devant nous, tant dans ses effets directs (relations fonctionnaires-villageois) que dans ses effets induits (pouvoir villageois imaginaire). Si, par un hasard venant de notre cohabitation, nous surprenons quelques parcelles des manifestations de tels effets, nos demandes d'éclaircissement se heurtent à un mutisme que rien ne peut briser ; il nous est en particulier impossible d'établir la corrélation entre la crise et ses effets internes, si ce n'est, paradoxalement, par cette sorte de cohérence existant entre les exclusions, les silences, les refus de répondre. Si, par exemple, nous sommes rejetés des cérémonies de possession, c'est parce que le tromba est la traduction, dans le mode de communication villageois, de la crise ouverte dans la relation avec le pouvoir extérieur ; or notre présence ne pouvant exister que dans une dissolution théâtrale de la crise, elle est impossible dans un événement cérémonial qui est l'actualisation de cette même crise.

- En dehors des événements théâtraux dans lesquels s'efface, au niveau du spectacle, la crise, nous avons accès à un unique domaine du mode de communication villageois, celui dans lequel les gens dépassent leurs différences en actualisant leur communauté d'asservis aux étrangers ; nous pouvons être présents, parce que nous jouons le rôle de médiateur étranger, mais nous restons incapable de situer la place de cette communauté particulière. En effet, nous sommes expulsés des autres moments, notre rôle terminé ; or le lieu de l'analyse n'est pas le contenu de la communauté, mais son articulation avec ce dont elle est le dépassement et le cadre dont elle est la voie d'accès. Nous n'avons même pas la possibilité de soupçonner l'existence d'une telle articulation.

- Les entretiens individuels et les réunions que nous organisons ont un contenu verbal déterminé par la communauté des asservis que nos interlocuteurs jouent à notre égard. Si le thème que nous proposons ne se situe pas dans l'espace limité de signification constitué par l'expression de cette communauté, il est objet d'un refus de parler qui nous reste incompréhensible.

Doit donc être brisé le développement spontané inscrit dans la situation de départ dans laquelle nous sommes des agents du pouvoir extérieur : de par la présence d'un Européen dans l'équipe cette appartenance nous transforme en acteurs de la solution artificielle de la crise qui,

depuis 1960, met aux prises les villageois et le pouvoir administratif. Le coup d'arrêt à cet inéluctable peut être donné dans deux domaines :

(1) Il nous faut brutalement rompre tout contact avec les fonctionnaires locaux, les commerçants et les notables qui sont tous objectivement des membres du pouvoir extérieur ; ne pas accepter de ranger et de loger dans leurs maisons, ne point répondre à leur invitation de servir d'introducteurs, voire d'interprètes, dans les villages. Cet évitement systématique est difficile à réaliser du fait de la complicité existant à notre égard entre les agents du pouvoir et les villageois : les premiers cherchent à nous attirer pour nous exhiber, les seconds nous présentent les fonctionnaires et les notables comme étant leurs seuls représentants ; rappelons nos mésaventures du début de l'enquête, dans lesquelles les seuls interlocuteurs que nous rencontrions étaient les concessionnaires merina qui répondaient à nos discours, au milieu des villageois devenus spectateurs passifs et faussement indifférents.

(2) Le deuxième domaine est celui des relations qui, dans l'équipe d'étude, se créent entre l'Européen et les collaborateurs malgaches. Les rapports entre les deux termes ne doivent pas pouvoir être vus comme étant l'actualisation de la structure coloniale de domination ; cette perception renforce, accélère, le processus de recréation de la situation coloniale artificielle dont nous sommes les acteurs inconscients. Le piège contenu dans les rapports internes au groupe d'étude est difficile à éviter dans la mesure où les simples relations d'autorité sur lesquelles est construite l'organisation du travail d'enquête sont obligatoirement interprétées en termes de domination coloniale, c'est elle qui donne son mode d'existence à une autorité qui n'apparaît que comme étant un de ses effets. L'étude doit donc être bâtie sur la participation effective de tous ses membres ; c'est ensemble, en particulier, qu'ils doivent élucider le mode d'existence que prend l'équipe dans la population, et qu'ils doivent mettre au point une stratégie destinée à éliminer les blocages contenus dans ce mode d'existence particulier.

Notre pratique pour casser le développement contenu dans notre situation de départ n'a été jusqu'à présent que négative, elle n'a fait que créer une situation ouverte rendant possible la poursuite de l'investigation. En effet, si cette phase négative reste isolée, elle ne peut qu'être réinterprétée à travers la structure de domination, elle devient rapidement pour les villageois un simple prolongement, un raffinement tortueux, de la ruse qui est celle de l'observateur quand, dans ses premiers discours, il se présente en offrant le dialogue.

L'équipe d'étude est obligatoirement actrice des événements dans lesquels se manifeste le mode de communication villageois ; si elle ne construit pas une pratique consciente maîtrisant son inclusion, celle-ci s'effectue d'une manière telle que l'observateur est rejeté, en permanence, hors de l'univers villageois : il est acteur d'une situation artificielle bâtie sur un retour mythique au passé colonial. L'observateur est donc contraint de s'intégrer, d'une manière consciente, dans la dynamique dont l'univers villageois est actuellement le lieu, d'utiliser au maximum ce qui, dans cette dynamique, peut favoriser son objectif de connaissance. L'Indépendance, en ouvrant une crise dans les relations entre les villageois et les agents du pouvoir extérieur, a provoqué une révolution interne : il y a intériorisation, dans l'univers de communication villageois, du rapport avec l'étranger dominant, qui devient un des cadres de relations entre les villageois, alors que précédemment il était celui de leur relation avec le pouvoir administratif. Cette intériorisation du rapport de domination exercé par un maître étranger se fait par l'émergence d'un pouvoir imaginaire qui est inversion de la structure coloniale disparue. Les villageois se présentent comme les intermédiaires des seuls maîtres légitimes, rendant ainsi illégitime l'autorité administrative réelle.

Rappelons que le tromba rend possible l'intériorisation de l'étranger mais à la condition qu'elle s'effectue dans le cadre général de la subordination aux esprits (...).

L'équipe d'investigation doit se situer dans ce possible, et se lancer d'une manière consciente dans l'aventure de sa propre intériorisation ; elle doit devenir acteur du processus qui est à la base du moment historique contemporain. L'étranger ne peut s'intérioriser dans l'univers villageois qu'en se soumettant au préalable à la domination du pouvoir imaginaire ; cette acceptation doit être dès l'abord présentée verbalement aux villageois, qui restent longtemps sceptiques. Cette affirmation réitérée sera couronnée par l'invitation à participer à une cérémonie où les maîtres nouveaux se manifestent, et où se joue la nouvelle subordination ; les membres de l'équipe d'étude sont alors impliqués dans une même communauté avec les villageois.

En acceptant la domination des esprits tromba, l'observateur devient l'acteur d'un processus d'intériorisation dans lequel il est pris comme étranger et qui le place au centre de l'univers villageois ; cette position a un contenu qui peut être défini dans deux domaines :

- Notre présence est insérée dans la crise des relations entre les villageois et les agents administratifs, mais il s'agit d'un mode nouveau d'insertion qui n'est, en aucune façon, identique à celui qui était le nôtre lors de la recréation artificielle de la situation coloniale passée.

- Placés au coeur de l'univers villageois, notre position est déterminée par les effets induits de la crise ; en particulier elle se situe dans le processus qui enlève une part de leur autorité aux Anciens, intermédiaires de la médiation familiale, au profit des agents du tromba.

(1) Généralement, en acceptant la domination du pouvoir villageois imaginaire, nous nous plaçons dans une situation de conflit avec les agents administratifs du pouvoir et les notables qui leur sont liés. Notre refus de devenir les acteurs involontaires de la reconstruction de la situation coloniale perdue provoque une amertume chez les agents du pouvoir ; nous avons refusé de nous prêter à la création d'une légitimation artificielle de leur pouvoir, rôle qu'ils croyaient pouvoir attendre évidemment de la part d'un Européen et de collaborateurs malgaches qui lui sont attachés. Surtout, accepter la domination du pouvoir imaginaire concurrent, c'est résoudre la crise au profit des villageois : les fonctionnaires sont, pour les villageois, assujettis aux nouveaux maîtres qu'ils servent ; mais, pour les fonctionnaires, ce sont les villageois qui leur sont subordonnés, dans la mesure où ils sont les héritiers des Européens, et ils rejettent leur subordination théorique contenue dans le pouvoir villageois. Nous qui, objectivement, appartenons à ce pouvoir extérieur, nous réalisons concrètement ce qui est théoriquement contenu dans le pouvoir concurrent, nous donnons une victoire d'un poids considérable aux villageois en présentant comme possible ce qui n'était, jusqu'à notre arrivée, qu'imaginaire et, en même temps, nous enlevons toute valeur à l'entreprise des fonctionnaires de puiser, dans le mime des Européens, leur propre légitimation. Le petit monde des agents administratifs locaux voit rapidement en nous un objet de scandale, des ennemis à abattre. Ce conflit est une nécessité, il est la condition de la possibilité de poursuivre notre investigation, mais il est dangereux dans la mesure où il peut très facilement se traduire par notre expulsion de la région d'étude.

(2) Les effets de l'émergence d'un pouvoir imaginaire concurrent de l'autorité réelle ne se limitent nullement aux seules relations avec les fonctionnaires et les notables ; dans l'univers villageois lui-même, la communauté

des subordonnés aux esprits s'impose, sous l'impulsion de la fraction de possédés, comme le seul cadre de dépassement des lignages, éliminant ceux qui s'élaboraient dans le système familial. Ce transfert se traduit par une mise en tutelle des anciens par les serviteurs de la nouvelle autorité. Les chances de réussite de notre intériorisation en tant qu'étrangers dépendent de la position, au moment précis de l'étude, du tromba et de ses agents dans l'univers villageois. Si nous nous présentons dans la phase de conflit aiguë entre les deux parties, nous sommes utilisés par les agents du tromba comme argument dans leur attaque contre les anciens ; cette utilisation provoque notre rejet systématique des cadres de communication familiaux : les Anciens, victimes de notre présence, refusent avec une violence qui nous reste incompréhensible, de prendre contact avec nous. Manipulés par les uns, rejetés par les autres, nous sommes incapables d'appréhender le conflit dont nous sommes les acteurs, une fois de plus, involontaires et aveugles. Pour que notre intériorisation puisse s'effectuer sans qu'elle soit enjeu de conflits internes, il est nécessaire que les agents du tromba aient remporté la victoire, que le mode de communication villageois ait subi la mutation qui fait de la communauté créée dans l'asservissement aux esprits le seul cadre de dépassement des lignages. Ainsi nous ne pouvons prendre place à l'intérieur de l'univers villageois que par le possible ouvert par le tromba, cette opération ne peut s'effectuer de manière favorable à notre objectif de connaissance que si la nouvelle organisation apportée par le tromba est largement mise en place.

Une fois situé dans l'univers villageois en tant qu'Etranger, nous avons libre accès à tous les événements dans la mesure où nous y avons toujours un rôle à jouer ; en effet, nous faisons partie de la communauté de dépassement constituée par les rapports qui se créent dans le tromba, nous nous reconstruisons à travers elle. L'évènement étant bâti sur le dépassement de l'appartenance familiale, nous devenons un acteur possible autour duquel peut s'effectuer ce processus. Le seul domaine où nous risquons de rencontrer un certain rejet est celui des rapports familiaux ; là, notre présence est inutile dans la mesure où le dépassement se fait dans l'englobement des acteurs dans la relation avec des médiateurs familiaux qui se situent le long de l'échelle généalogique. Les cas de rejet seront peu nombreux ; il est rare que le dépassement par l'englobement des médiateurs familiaux ne débouche pas sur le dépassement de la médiation familiale elle-même, et alors les acteurs de l'évènement pénètrent dans le lieu où notre rôle d'étrangers subordonnés aux esprits tromba peut intervenir.

Nous ne pouvons nous contenter de profiter de la seule possibilité d'accès ouverte par notre intériorisation et dans laquelle nous conservons un rôle passif qui fait de nous des objets définis par le jeu du déroulement du mode de communication villageois. Nous pouvons désormais donner à nos personnages d'étrangers englobés dans les relations entre les villageois une pratique, et cela en réalisant les potentialités contenues dans notre position de médiateur telle qu'elle nous est donnée. Nous sommes, dans l'univers villageois, des personnages extérieurs, en qui et par qui peuvent se dépasser les ruptures ; nous pouvons devenir l'acteur principal du processus constitutif du mode de communication : la recreation continue de la communauté en permanence brisée, nous pouvons faciliter le déroulement de cette recreation. Ce rôle nous est d'ailleurs demandé par les villageois eux-mêmes, qui viennent nous proposer de résoudre leurs conflits, de provoquer des réunions où s'élaborent les compromis, d'être présents aux cérémonies où s'actualise la communauté reconstruite. Ces propositions qui, à partir d'un moment précis, tendent à se multiplier sont des signes nous permettant de suivre la progression de notre intériorisation. Nous ne pouvons pas ne pas y répondre, et ainsi l'actualisation de l'organisation des rapports entre les villageois tend à passer de plus en plus par l'équipe d'enquête. En jouant pleinement notre rôle de médiateur, nous avons la possibilité, par l'enregistrement des événements où nous le réalisons, d'atteindre le lieu le plus abstrait du mode de communication : la rupture et la reconstruction des communautés, leur articulation par le dépassement, la durée qui se crée dans ce mouvement de cassure et de reconstitution, le mode de transformation qui est tentative d'imposer une nouvelle forme de médiation ou une nouvelle configuration des articulations des communautés. Ce domaine reste hors de notre portée si nous nous contentons d'enregistrer les événements (même si nous avons accès à tous) et d'organiser des réunions qui nous enferment dans la seule conscience verbale.